

un épisode douloureux comme le sac de Béziers (8) ou une salutaire mise au point sur le « trésor » de Montségur, objet de tant de fantasmes (17). Le rôle joué par le roi d'Aragon Pierre II dans la croisade est revisité à partir d'une interrogation sur les fondements juridiques de son intervention (9). Des précisions de détail sur la perception des mythes bibliques (2) ainsi que sur la question du cycle du Graal, relu comme un discours antihérétique (3), ou encore sur la nature humaine du Christ, affirmée et diffusée après Latran IV (4), sont également repris.

En plaçant la dissidence religieuse au centre de la *familia* (5), l'A. insiste sur le fait que la religion des dominants irrigue verticalement les groupes sociaux et familiaux à travers des rites de sociabilité structurant. Les exemples tirés d'une zone bien délimitée – le Lauragais du XIII^e siècle – montrent la solidité et l'étendue des réseaux au sein de l'aristocratie rurale, comme l'illustre le testament de Guillaume Hunaud de Lanta, croyant et seigneur vivant près de Toulouse (6). Solidarité qui se mesure également à travers les incessantes pérégrinations de deux parfaites montalbanaises, les sœurs Arnaude et Péronne de Lamothe, longtemps accompagnées de leur propre mère. Arrêtée au cours de l'été 1243, la dernière survivante, Arnaude, finit vraisemblablement sur un bûcher toulousain peu de temps après (7).

Car l'action de l'inquisition se fait sentir dans ces campagnes et suscite des réactions parfois audacieuses comme cette tentative d'attaque de l'abbaye de Saint-Papoul en 1241 afin de délivrer deux parfaits détenus par l'abbé. La cinquantaine d'insurgés échoua devant le piège tendu par l'établissement bénédictin (11). Autre incidence directe : le choix de l'exil. Le dossier présenté est sans doute l'un des plus originaux de l'ouvrage. L'A. rapporte quelques parcours de parfaits et de croyants qui rejoignent les communautés réfugiées en pays lombard à partir des années 1230, après l'instauration de l'inquisition en Toulousain. Le mouvement se tarit à la fin des années 1270 lorsque la répression touche cette partie de l'Italie (12). L'autre versant de cette action est la question du pèlerinage pénitentiel, avant et pendant l'inquisition (10) ; le sujet fait ici l'objet d'une réflexion assez stimulante pour l'esprit.

Enfin, le dossier *Montségur* est rouvert à grands frais et permet de peser, tour à tour, le rôle et la stratégie développée par les certains protagonistes : le comte de Toulouse Raymond VII (13), le seigneur Raymond de Péreille (14), son cousin, Pierre-Roger de Mirepoix (15) ou le gendre du chevalier *faidit* Bérenger de Lavelanet, à savoir Imbert de Salles (16).

De la résille de ce foisonnant parcours – dans lequel les redondances ralentissent parfois la progression –, on retiendra la grande et riche hétérogénéité du versant social du dossier « cathare » qui dépasse de loin la simple caricature que l'on se fait parfois de l'hétérodoxie et qui mériterait qu'on lui accorde de plus amples approfondissements.

Laurent MACÉ

Florence CHAVE-MAHIR, Julien VÉRONÈSE, **Rituel d'exorcisme ou manuel de magie ?**

Le manuscrit Clm 10085 de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich (début du xv^e siècle), Florence, SISMEL–Ed. del Galluzzo, 2015 ; 1 vol., XII–231 p. (*Micrologus Library*, 73 ; *Salomon Latinus*, 3). ISBN : 978-88-8450-667-2. Prix : € 48,00.

D'une parole qui repousse les démons à une parole qui les attire, la frontière est mince. F. Chave-Mahir et J. Véronèse se confrontent à l'épineuse question des

rapports entre religion et magie à partir d'un cas concret, un ms. de petit format, facilement transportable, conçu pour réaliser à la fois des rituels d'exorcisme et de nigromancie. La partie latine du texte, correspondant aux trois-quarts du ms., est éditée en fin de volume (p. 141–206). Ce document singulier a été composé dans le Sud-Ouest de l'Allemagne au début du xv^e siècle ; il témoigne de l'existence de pratiques mixtes mêlant étroitement liturgie et magie.

La proximité formelle des rites de conjuration et d'exorcisme avait déjà été signalée par R. Kieckhefer et J.P. Boudet dans leurs travaux respectifs¹, mais tout restait à faire : restituer le cadre ayant rendu possible de tels documents, comprendre la spécificité de cet exemplaire-là. Le défi est relevé par deux excellents spécialistes, l'une de la liturgie², l'autre de la magie³, qui ont mis en pratique une interdisciplinarité salutaire. Le résultat se situe au carrefour de l'histoire des pratiques magiques, des pratiques religieuses et des controverses théologiques.

Au xv^e siècle, la liturgie de l'exorcisme apparaît comme un moyen efficace de protection contre les forces diaboliques ; un nouveau type de livre liturgique est créé pour répondre à ce besoin, le rituel. Dans le même temps, des livres de nigromancie circulent sous le manteau en proposant divers moyens de maîtriser des démons. Les deux univers se rencontrent autour de la figure du roi Salomon, « patronage partagé » (p. 107) des traditions liturgiques et magiques.

Le ms. de Munich a été copié dans ce contexte d'obsession démoniaque. C'est un document rare, non seulement parce qu'il est hybride, mais aussi parce qu'il s'agit d'un des plus anciens rituels conservés aujourd'hui. Il est en grande partie fidèle à l'exorcisme canonique, mais par endroit, la liturgie se mêle de magie. Le ms. comprend notamment une version du *Vinculum Salomonis*, rituel pour lier les démons, présent dans la fameuse *Clavicula salomonis*. Le rituel de Munich met ainsi en œuvre deux modalités opposées de relation avec le démon, la contrainte et la séduction – l'une licite, l'autre illicite –, montrant combien celles-ci sont perméables. Il atteste de la « contamination manifeste de la tradition canonique de l'exorcisme par la nigromancie "chrétienne" de la fin du Moyen Âge » (p. 102).

L'une des forces du livre des A. est son plan limpide. Deux lectures successives du document sont proposées, la première pour identifier les éléments propres à l'exorcisme, la seconde pour ceux qui relèvent de la tradition magique. Cette méthode permet de saisir concrètement comment les deux domaines se mêlent. Dans quel sens s'est faite la contamination ? L'étude laisse entendre que les pratiques liturgiques ont été envahies par les pratiques magiques ; toutefois, de l'aveu même des A., le problème pourrait aussi être considéré dans l'autre sens. Un projet futur serait de relire les textes magiques pour y déceler d'éventuelles influences liturgiques.

L'ouvrage examine non seulement les pratiques mises en œuvre dans ce ms., mais aussi la position des théologiens sur celles-ci. Plusieurs d'entre eux ont écrit sur l'exorcisme dans le but d'encadrer la pratique, voire de la promouvoir. J.V. et

1. J.P. BOUDET, *Entre science et nigromancie. Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (xii^e–xv^e siècle)*, Paris, 2006 ; R. KIECKHEFER, *Forbidden Rites. A Necromancer's Manual of the Fifteenth Century*, University Park, 1997.

2. F. CHAVE-MAHIR, *L'exorcisme des possédés dans l'Église d'Occident (x^e–xiv^e siècle)*, Turnhout, 2011.

3. J. VÉRONÈSE, *L'ars notoria au Moyen Âge. Introduction et édition critique*, Florence, 2007, entre autres publications.

F.C.M. ont repéré une série de textes inédits cherchant à établir des limites entre les bons et les mauvais rituels, distinguant les paroles performatives légitimes de celles considérées comme illicites. Dans ces textes, la possibilité d'un pouvoir spécifique des mots est refusée. En revanche, une importance variable est accordée au locuteur et à son intention. La position des théologiens sur l'exorcisme est tranchée sans pour autant être unanime, elle conserve une part d'ambiguïté.

Le dernier chap. du livre ouvre des pistes pour l'avenir et soulève deux problèmes. Premièrement, le rituel de Munich comprend une importante section en alémanique, ce qui pose la question du rapport entre le latin et les langues vernaculaires dans la liturgie occidentale. Deuxièmement, l'espace germanique apparaît à la fois comme un « conservatoire de la tradition liturgique de l'exorcisme » (p. 108) et comme un « espace de circulation privilégié des textes de nigromancie » (p. 109). En outre, plusieurs mss mixtes comparables à celui du Munich ont été écrits dans cette région. S'agit-il une tendance locale ? Seule la poursuite de l'enquête pourra apporter une réponse à ces questions.

Terminons par un souhait : que les A. poursuivent leur tâche en s'attaquant frontalement à l'évolution des relations entre magie et liturgie. On aimerait en savoir plus sur ce point qui déborde largement l'examen du rituel de Munich. Le mélange de ces traditions est-il nouveau au xv^e siècle ? Quelle forme a-t-il pu prendre avant cette période ? L'ouvrage ouvre ainsi d'autres perspectives de recherches collaboratives. Ce n'est pas son moindre mérite que d'amener le lecteur à se poser de nouvelles questions.

Béatrice DELAURENTI

Leah TETHER, *The Continuations of Chrétien's Perceval. Content and Construction, Extension and Ending*, Cambridge, D.S. Brewer, 2012 ; 1 vol., x-241 p. (*Arthurian Studies*, 79). ISBN : 978-1-84384-316-0. Prix : GBP 55.

Bien qu'il existe depuis une cinquantaine d'années des éditions correctes des quatre « continuations » du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, peu de chercheurs ont étudié ces textes comme un ensemble. L. Tether se présente donc comme une pionnière : elle nous offre une étude des quatre romans basée sur les mss. Son approche, originale et méthodique, comprend une poétique de la continuation comme genre. Sa définition de ce terme – qu'elle met en contraste avec « cycle » et « suite » (« sequel ») – pose la question de ce qu'est une fin, et surtout, une fin « satisfaisante ».

Dans l'introduction, l'A. présente les textes. Dans le premier chap., elle fait une description détaillée des mss, en tenant compte du marquage de la fin de chaque texte et du changement d'auteur par des initiales ou d'autres éléments de la mise en page et de l'organisation technique. Elle conclut que le lecteur médiéval n'était pas conscient de ces repères mais qu'ils étaient utiles aux scribes.

C'est dans le deuxième chap. qu'elle définit ses termes et, en se référant à d'autres textes comme le *Roman de la Rose* et le *Chevalier de la charrette*, crée un modèle pour classer une continuation comme une « extension » ou une « conclusion ». Ces deux catégories sont ensuite subdivisées : extension en « prolongation » ou « interpolation » ; conclusion en deux types, une fin satisfaisante (ce qui a pour effet une « gratification mesurée » de la part du lecteur) ou une fin qui n'est pas satisfaisante (avec pour effet une « gratification de courte durée »). L.T. y ajoute des considérations